

Ou s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, n° 2,
A L'ENTRESOL (UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE).

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
 dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
 doivent être adressés franco au bureau
 de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
 Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
 25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
 pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

M^{me} Victor Franconi, née Virginie Kennebel.

Cette jeune femme si audacieuse et si jolie, qui porte en même temps sur son front la hardiesse et la grâce, cette écuyère qu'aucun péril n'arrête, cette danseuse intrépide qui a des ailes aux pieds et qui fait, en courant debout sur son cheval, ce que nos danseuses font sur la scène, se nomme Virginie Kennebel. Ce nom, l'honneur des manèges de France, est entouré de tant d'éclat, et les applaudissements de chaque soir le rendent encore si puissant, que nous avons cru de notre devoir de faire suivre son portrait d'une notice biographique.

La vie de M^{me} Virginie Kennebel n'a pas vu s'accomplir de grands événements; elle n'a que vingt ans. Mais s'il nous fallait dire les succès qu'elle a obtenus, ce serait une histoire de chaque jour qu'il nous faudrait raconter. M^{me} Virginie Kennebel est née à Lyon en 1820. Enfant, on la plaça dans une école de danse où elle étudia pendant quatre ans en Italie; puis, dès qu'elle put se tenir à cheval, M. Loisset fut heureux de l'engager dans sa troupe équestre; après M. Loisset, ce fut le manège Tourniaire qui s'en empara; mais elle quitta M. Tourniaire pour suivre de nouveau Loisset en Allemagne.

Il est difficile de dire l'effet que produisit en Allemagne cette jeune et ravissante femme, exécutant sur son cheval les pas les plus audacieux. Le roi de Prusse ne voyait plus d'autre spectacle, et chaque jour il composait lui-même l'affiche relativement à M^{lle} Virginie Kennebel.

Le roi de Prusse (quoi qu'en dise le proverbe) se montra souvent fort généreux envers sa jeune protégée. D'Allemagne elle revint en France, et Bordeaux fut encore pour elle un lieu de triomphe. Enfin Paris la retint et l'applaudit deux ans dans la *Cachucha* et tous les pas espagnols, et aujourd'hui elle porte un nom illustre auquel elle ne peut manquer de faire honneur.

J. D.

LES BALS.

On danse, on a raison; les jambes ont été créées tout exprès pour cela. Ceux qui ne s'en servent que pour marcher les détournent de leur véritable usage. Consultez feu Trénis, demandez aujourd'hui à M. Aniel; ils vous développeront une théorie analytique des différents exercices auxquels peuvent se livrer les jambes, considérées dans leurs rapports avec la civilisation, la chaussure et la chorégraphie. Avec eux, tout le monde y gagne, même le préfet, quand il donne un bal.

A propos, est-ce le préfet ou la préfecture qui donne un bal? Il n'est pas nécessaire de consulter là-dessus Trénis et Aniel, nous savons à quoi nous en tenir. On ne dit plus: le bal du préfet, mais bien: le bal de la préfecture. Le gouvernement aime aussi à faire danser quelque-

fois les contribuables. Mazarin a pensé quelque chose de semblable: qu'ils dansent, ils paieront. Mais revenons à notre bal départemental. D'abord il y avait les autorités civiles et militaires, danseurs officiels, puis les nobles, les magistrats, les banquiers, les notaires, les fabricants; légitimistes, justes-milieux, radicaux, tous se donnaient la main à la chaîne anglaise, et s'amusaient à se démonter la mâchoire. On appelle cela la fusion des partis (lisez confusion). Les dames magnifiquement parées étaient toutes plus jolies les unes que les autres, c'est une justice qu'il faut leur rendre; depuis M^{me} C*** qui est toujours la plus belle jusqu'à M^{me} B*** qui n'est jamais la moins belle, il y avait là le plus beau parterre de fleurs (voyez Dorat) que l'œil pût embrasser. La joie était sur tous les visages à l'heure où l'on se retirait. Les pâtisseries et les rafraîchissements ont été absorbés avec un appétit qui fait honneur à M. Boinon. La préfecture a parfaitement fait les honneurs de ce magnifique bal qui laissera des souvenirs dans les jambes de nos jolies danseuses. L'ordre le plus parfait a constamment régné pendant la nuit. Il n'y a que M^{me} G*** qui s'est plainte d'avoir eu pour danseur un jeune avocat qui a fait un entrechat sur son pied.

On a dansé aussi chez M^{mes}, je passe les noms; ces bals ne sont pas officiels, et on y a soupé, ce qui est très-comfortable. La reine de beauté est toujours M^{me} C***, et après elle M^{me} G***. Je désirerais qu'on ne se trompât point sur cette dernière initiale. — On peut s'adresser au bureau de *L'Entr'acte* pour plus amples renseignements.

Voici venir le bal au profit des pauvres, auquel sont conviées, pour cinq francs, toutes les jolies femmes de Lyon. C'est un prix bien modique qui éloignera peut-être l'aristocratie; mais nous enregistrons les noms des absents.

Puis le concert, auquel cent dames doivent prendre part comme exécutantes; ceci mérite attention. Qu'on se rassure pourtant, nous feront reposer nos foudres pour ce jour-là; la critique n'aura que ses yeux pour voir et ses oreilles pour entendre, la plume sera douce comme du miel.

Les décors du bal de souscription du Grand-Théâtre, dus au pinceau habile de M. Savette, sont magnifiques. Nous conseillons à l'administration d'étaler tous les samedis ce luxe de décorations, cet incendie de lumières et ce formidable orchestre qui fait danser une fort bonne société, ma foi!

A Monsieur H. de Ch.

C'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.
 BEAUMARCHAIS.

Oh! vous ne savez pas ce que la pauvreté
 Peut jeter de venin dans le cœur d'un poète,
 Ce que dans sa parole incruste d'âpreté

Le doute qui mugit haut comme la tempête,
 Le doute monstrueux comme un serpent d'airain
 Qui lève sur le monde effrontément la tête,
 Et qui tient en ses nœuds, terrible et souverain,
 Notre univers qui râle et se débat en vain.
 — Doute et misère, hélas! deux choses qui se tiennent :
 Ne croire plus à rien quand les passions viennent,
 Et ne posséder rien pour éteindre leurs feux.
 Oh! vous ne savez pas ce que c'est! — C'est affreux!
 — Avoir perdu la foi, vivre sans espérance,
 Et par la voix d'en haut se sentir poursuivi;
 Sentir sourdre un désir d'amour, plein d'innocence,
 Et le laisser au fond de l'âme, inassouvi.
 — Supplice affreux du pauvre! — Et c'est alors qu'on nie
 Les nobles passions; — puis un mauvais génie,
 Apôtre du malheur, est là, perfidement,
 Qui souffle en votre cœur le découragement.
 — Alors la vie est vide. — On laisse l'égoïsme
 S'infiltrer bien avant dans le cœur irrité,
 Et Dieu devient un mot, et l'amour un cynisme;
 De toute noble idée on est déshérité.
 — Doute et misère, hélas! chaque mot qui se grave
 En précoces sillons sur les fronts amaigris
 Vous fait montrer au doigt; — c'est en vain qu'on les brave :
 On vous voit à trente ans avec des cheveux gris.
 — Et puis le monde est là, qui raille et qui bafoue
 Le pauvre qui se plaint, d'amour impatient;
 Lui cherche des défauts, lui crache sur la joue,
 Le méprise, le hait et se tourne en riant.
 — Le monde est ainsi fait : il vit de calomnies;
 Dans sa fureur de haine, il traîne aux gémonies
 Le poète qui n'a que son cœur pour tout bien,
 Arrache les lambeaux qui recouvrent sa plaie,
 Et tout seul et tout nu l'exposent sur la claie;
 Et s'il demande grâce, on est sourd : — il n'a rien.
 — Les pauvres sont maudits! c'est un hideux ulcère
 Pour la société. — Pour eux tout est tari,
 Les bourses et les cœurs. — Le doute et la misère!
 Oh! vous ne savez pas ce que c'est, vous, Henri,
 Vous qui vivez heureux à nous regarder faire.
 — Il a raison, celui qui n'a plus de soutien,
 Lorsque tout seul il crie : Arrière l'Évangile!
 — Pour tenir à la vie il n'a pas un lien;
 Le suicide alors peut bien être un asile.
 — Vous, Henri, l'on vous aime; il vous est si facile
 De rester vertueux et de faire le bien,
 Vous, riche! — car pour vous la vie est verte et douce,
 Et vous marchez toujours sur des tapis de mousse
 Sans trouver une épine aux buissons du chemin,
 Car vous êtes bien sûr que vous vivrez demain.
 Mais le pauvre, aura-t-il son pain de la journée?
 Une femme vers lui sera-t-elle entraînée?
 Un ami généreux lui tendra-t-il la main?
 — Non, le pauvre est maudit! non, il faut qu'à toute heure
 Il demande son pain et doute s'il vivra;
 Il faut à chaque instant que son cœur saigne et pleure,
 Car il ne sait jamais, hélas! s'il mendra.
 Pour lui l'amour n'a point de robe virginale,
 Au détour de la rue il traîne sa sandale
 Et ne peut lui donner qu'un sentiment bâtard.
 Pour lui les vrais amis viennent toujours trop tard.
 Point de pitié pour lui! pour lui tout est disgrâce.
 — Dites-moi, maintenant, que voulez-vous qu'il fasse?
 Contre cet argument il viendra se heurter :
 De l'or, ou le dernier chapitre de Werther.

Janvier 1840.

JOACHIM DUFLOT.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Or, il y avait une fois une troupe italienne qui.... Il y a des gens qui se figurent que tout est roses dans le métier de critique, que nos narrations sont parsemées de coups de chapeaux et de poignées de mains, et que nous marchons entourés de félicitations empressées et de remerciements sans nombre. Ils se trompent; la tâche est difficile, pour un homme consciencieux, s'entend, et je conseille aux jeunes gens qui ont l'intention de se livrer à la culture des lettres de méditer cet article critique. Or, il y avait une fois une troupe italienne qui.... C'est qu'on se figure que le critique est une puissance, que ses conseils sont des arrêts auxquels les artistes se soumettent, que du haut de sa tribune

il dicte des lois souveraines. On se trompe encore; le critique est méconnu, on lui suppose toujours des intentions malveillantes, un intérêt personnel, que sais-je? c'est à s'y perdre. Or, il y avait une fois une troupe italienne qui.... Pauvres critiques! ils n'ont jamais d'amis et toujours des ennemis; parce qu'ils sont obligés de voir clair dans le talent de chacun, on les traite comme des aveugles. Quel métier! Mais revenons à notre sujet. Or, il y avait une fois une troupe italienne qui.... n'existe plus.

Or, nous revenons à la troupe française; son pays avant tout. On aime sa patrie même sur les planches. Ceci est une raison pour aimer Mme d'Alberti qui est Française.

Nos concitoyens ont donc joué le *Brasseur de Preston* et *l'Amitié des Grands*. L'opéra-comique a fait ressortir de nouveau la jolie voix de Mlle Jolly et la grande intelligence de Roland qui abordait pour la première fois un rôle difficile. Isidore Viette s'est montré fort convenable dans son rôle de convenance.

L'Amitié des Grands était, il y a un an, une comédie en cinq actes un peu longue, mais qui rachetait ce défaut par une versification noble et limpide; elle avait réussi. Cependant l'auteur bien conseillé ne s'est pas endormi sur ce succès, et, cédant à une juste critique, a fait subir à sa pièce des coupures qui, en resserrant l'action, en ont doublé l'intérêt et rendu la représentation toute nouvelle. Aussi la pièce réduite en trois actes a-t-elle obtenu à cette seconde audition un succès plus franc qu'à la première.

Gymnase.

Maintenant vient le Gymnase avec son drame de *Samuel le Marchand*, drame historique ou non, drame où François Ier, Charles-Quint et des souverains d'Allemagne se disputent le titre d'empereur d'Occident. Attenda que nous avons déjà vu cette pièce sous des noms différents, nous nous dispensons de l'analyser. On nous saura gré de notre silence; et puis nous n'aimons pas à raconter des faits historiques. Il y a des écrivains qui ont écrit des livres là-dessus.

M. Coquelet est une charmante bluette sans prétention qui doit varier agréablement le répertoire. — On me permettra encore une fois cette phrase stéréotypée dans nos imprimeries. — J'ai bien souvenance d'une autre pièce qui s'intitule *la Lune rousse*; mais à quoi bon vous dire ce que peut-être vous ne verrez jamais? Il vaut mieux vous annoncer deux bonnes nouvelles : Mme d'Alberti va jouer, DIT-ON, Valentine des *Huguenots* et Isabelle de *Zampa*; Carter et sa ménagerie joueront le 6 février *le Lion du Désert*. Mais en attendant ces deux bonnes fortunes, nous avons toujours Franconi, pour qui la vogue ne s'épuise jamais. Du reste, comment en serait-il autrement, avec M. Laurent Franconi, M. Bastien, Mme Victor Franconi, l'élite des écuyers de France; avec Gillet le clown, et Redisha, cette nouvelle et surprenante recrue qu'on vient de faire, et qui exécute tant de merveilleuses cabrioles; avec Winther, Antonio et Caron, qui font assaut de force et de souplesse; avec Simon et Rob-Roy, les chevaux les mieux appris que je sache par le digne héritier du grand nom des Franconi, Victor Franconi? Cette troupe, la plus complète de France, fait chaque jour de fructueuses recettes et ne veut pas encore s'arrêter en si beau chemin. JOACH. D.

LA MUSIQUE.

Il y a dans les arts un art souverain, c'est celui qui parle à l'âme et qui vous émeut à vous arracher des larmes; c'est la musique.

La peinture ne fait que parler aux yeux, et quand elle vient à vous émouvoir, il faut qu'elle s'appelle Michel-Ange, et encore n'est-ce qu'une impression passagère. On peut rester long-temps en contemplation devant un tableau, mais l'émotion qu'on éprouve ne pénètre pas les sens, ne les inonde pas de jouissances inconnues et de larmes délicieuses. Cela est le privilège de la musique, et voilà pourquoi la musique est devenue le complément de l'éducation de la jeunesse en France. Les impressions produites par la musique sont tellement dépendantes de l'âme, qu'il s'est rencontré des gens poussant la passion de la musique jusqu'à en devenir fous; — c'est une affaire d'intuition qui entre pour quelque chose dans l'organisation humaine. On perçoit les sons par les sens, et la peinture ne se perçoit pas. Il faut deviner les belles toiles, on sent la belle musique vibrer dans son cœur; elle avait été de tout temps comprise comme un cri de l'âme, mais ce n'est que de nos jours qu'on l'a introduite dans l'éducation.

Il n'est plus permis aujourd'hui de ne pas savoir la musique; autant vaudrait ne pas savoir lire. Du reste, ce goût est tellement répandu, cette idée reçue que la musique est une passion obligée à telle-

ment de crédit dans notre société actuelle, que tout mobilier se compose d'abord d'un piano. Qu'il soit d'Erard, de Pape, de Pleyel, de Petzold, que ce soit même le pianino de Roller et Blanchet, les cinq grandes renommées en ce genre, il faut qu'il y ait un piano dans un salon, c'est une nécessité. Un salon sans piano serait un crime de lèse-musique qu'on ne pardonnerait pas aujourd'hui.

A Lyon, qui suit, dit-on, Paris de si près, quant aux arts, ce goût existe, et nous ne pouvons que le constater, en souhaitant qu'il se propage encore. Il y a, du reste, une grande maison qui résume à elle toute seule toutes les grandes fabriques de pianos de Paris, qui peut prouver par le chiffre de vente de ses pianos qu'à Lyon la musique a pris un développement extraordinaire. Je veux parler de la maison Jacquet et Fevrot, cette espèce de bazar central qui dessert tout le Midi de la France et l'approvisionne de musique.

Il est difficile de trouver en France, sans excepter Paris, une maison qui présente plus de variété aux amateurs, et cela se conçoit. A Paris, tous les facteurs de pianos, comme tous les éditeurs de musique, n'exploient chacun que le piano qu'il fabrique, que le genre de musique qu'il édite. La maison Jacquet et Fevrot offre cet immense avantage que tous les facteurs de pianos et tous les éditeurs de musique y sont représentés. Pour les pianos, elle s'est attaché principalement les grands noms, c'est-à-dire Pape, Erard, Pleyel, Petzold, Roller et Blanchet; pour la musique, elle possède tout ce qu'il existe de tous les éditeurs connus. Et, chose remarquable! ces pianos sont vendus à Lyon au même prix qu'à Paris, et quelquefois meilleur marché; je pourrais expliquer comment cela peut se faire, mais je vous initierais à des affaires de commerce et je sortirais de la question d'art.

CAUSERIES.

Le célèbre Carter est arrivé à Lyon depuis quelques jours; il commencera jeudi prochain le cours de ses terribles représentations. Nous renvoyons à mardi la distribution d'un dessin représentant les différentes scènes où il se fera voir avec ses animaux. Les soins que M. Randon apporte à ce dessin ne nous permettent pas de le publier aujourd'hui.

— Depuis six jours, la belle Mme C*****, que l'on voit tous les soirs au Grand-Théâtre, est dans l'affliction la plus attendrissante; elle ne sait où trouver son amant qu'elle aime passionnément. Après avoir fait chercher vainement dans les plus petits coins de Lyon l'ingrat qui la fuit ainsi, elle a eu recours à notre journal pour promettre une mèche de ses beaux cheveux noirs à l'âme charitable qui le lui ramènera.

— Mardi dernier, M. F. D. a reçu une lettre anonyme par laquelle on l'invitait à vouloir bien se trouver le lendemain, à cinq heures et demie du soir, au bout du pont Seguin pour avoir une entrevue avec une grande dame qui est éperdument amoureuse de lui, et qui, désespérant de le rencontrer dans le monde, avait cédé au désir brûlant de lui parler et lui avait assigné ce rendez-vous.

M. F. D., dont l'âme expansive n'a aucune pensée intime cachée pour nous, nous avait communiqué la lettre qui lui causait presque du délire. Le lendemain nous avons voulu être le témoin caché de son bonheur; mais quelle n'a pas été notre hilarité, lorsque nous avons vu venir un ami commun affublé d'un costume de femme! M. F. D., dans le transport de sa passion, ne s'est point aperçu tout d'abord qu'il était victime d'une plaisanterie; mais lorsqu'il a voulu imprimer ses lèvres de feu sur celles de sa prétendue amante, il a rencontré une rude moustache dont le frottement un peu piquant lui a révélé l'affreuse réalité. Ce désappointement a été si cruel pour lui qu'il s'est évanoui. Aussitôt nous l'avons transporté dans son domicile; on ne désespère pas de ses jours. Peut-être le verra-t-on ce soir au Grand-Théâtre.

— Une scène très-scandaleuse a eu lieu mercredi soir dans les coulisses du théâtre du Gymnase. A la suite d'une discussion très-animée, deux figurantes se sont portées à des voies de fait. Elles se battaient avec un courage des plus acharnés, lorsque le pacificateur Breton est intervenu, et a été obligé de se mêler à la lutte pour la faire cesser. Dans le feu du combat, les deux champions femelles ont porté à notre excellent comique plusieurs coups de griffe qui pouvaient bien le priver de ses beaux yeux; et lorsqu'il se retirait après avoir fait de vains efforts pour rétablir l'union, il s'est aperçu qu'il manquait un pan à sa redingote. Quelques personnes lui ont conseillé d'intenter une action en dommages-intérêts contre les deux figurantes.

— Avant-hier soir, en rentrant dans notre domicile, nous avons été témoin d'un fait très-amusant. Deux jeunes gens frappaient violemment à une porte sur le quai du Rhône, et pressaient vivement l'habi-

tant du troisième étage de la maison de descendre leur ouvrir, lorsque celui-ci, après s'être fait attendre pendant quelques secondes, apparut planté dans un caleçon fort blanc, et coiffé à la Jules Janin. Aussitôt une détonation se fit entendre, et l'infortuné habitant du troisième vint rouler sur le dernier degré de l'escalier, en criant qu'il était assassiné. Des secours arrivèrent promptement, on trouva la malheureuse victime gisant dans le sang; mais quand on l'eut remontée dans ses appartements et que le médecin voulut appliquer des appareils, il fut impossible de découvrir la moindre plaie. Le malade avoua qu'il ne se sentait aucune blessure et que la frayeur seule l'avait renversé. On a su depuis que les deux jeunes gens, le sachant excessivement peureux, avaient fait partir un pistolet en l'air et l'avaient seringué avec du sang, pour lui rendre par de telles épreuves le courage de tout bon Français.

— Le Progrès du Pas-de-Calais, du 27 janvier, rapporte ce qui suit :

« Une curieuse découverte, due au hasard, vient de révéler, dans la commune d'Hermies, près de Bapaume, l'existence d'un village souterrain.

» Ces jours derniers, pendant les grandes pluies, un énorme éboulement s'est opéré tout près des habitations d'Hermies; quelques jeunes gens, plus intrépides que prudents, se sont décidés à descendre au fond de ce trou, à l'aide de plusieurs échelles fixées au bout les unes des autres et formant une longueur d'environ trente mètres. Quelle n'a pas été leur surprise, lorsqu'ils ont reconnu, à cette profondeur de trente mètres, de belles rues bordées de chaque côté de cellules, de chambres, qui évidemment ont dû jadis être habitées!

» Les rues sont assez larges pour donner passage à une voiture; les chambres, de différentes grandeurs, sont plus ou moins propres, élégantes; quelques-unes sont dallées. S'il faut en croire les hardis explorateurs, leur nombre s'élèverait à 1,000 ou 1,500; mais ce chiffre nous paraît exagéré, malgré notre confiance dans la sincérité des personnes qui nous ont raconté ce fait.

» Ce qui a le plus frappé ces jeunes gens, c'est une tour en maçonnerie, garnie d'un escalier tournant. Après avoir gravi cet escalier et avoir violemment frappé contre la voûte de la tour, on s'est aperçu qu'elle donnait entrée dans le clocher même de l'église d'Hermies. Une porte y a été aussitôt pratiquée.

» Malheureusement, en continuant leur course à travers ces nouvelles catacombes, la rareté de l'air respirable a fait éteindre les chandelles qu'ils portaient, et ils se sont vus forcés d'abandonner leurs recherches. Revenus à la hâte au lieu par où ils étaient descendus, un des leurs manquait. Ces courageux jeunes gens sont alors retournés sur leurs pas sans lumière. Ils ont appelé, et des gémissements partis d'un puits profond de vingt mètres ont répondu à leurs cris. Leur camarade y était tombé pendant la retraite. Il a été retiré avec une jambe cassée et presque asphyxié. »

BALS PAR SOUSCRIPTION.

Restaurant BOISSON.

On attendait avec une bien vive impatience l'ouverture de ces bals, aussi la foule s'était-elle portée à celui de samedi soir. C'était vraiment chose presque fantastique que tous ces brillants costumes reflétant sur mille facettes diverses des flots éblouissants de lumière. Les décors de la salle ont dépassé tout ce qu'on espérait de merveilleux, et l'orchestre a exécuté avec la verve la plus chaleureuse les quadrilles les plus entraînants. Les bals par souscription du Grand-Théâtre promettent de faire époque cette année dans les annales des plaisirs de carnaval. Ceux de l'année dernière ne laissent qu'un bien faible souvenir comparativement à ceux-ci.

Nous devons signaler à l'attention des personnes qui se proposent de fréquenter ces bals le restaurant de M. Boisson, place des Terreaux, rue Sainte-Marie, qui restera ouvert pendant toute la nuit, et où l'on trouvera des soupers et déjeuners à prix fixe. Ce restaurant a toujours su se distinguer par l'ordre et l'activité de son service, par la délicatesse de ses mets, et par le choix varié des vins les plus fins. On y trouvera des pâtés et terrines de foies d'oies, des poissons de mer et les comestibles les plus recherchés, sans augmentation de prix. A l'instar du *Café Anglais*, à Paris, chaque table est entourée d'un paravent, de sorte que les consommateurs sont isolés comme dans un salon particulier, et que les dames peuvent se démasquer sans crainte d'être reconnues.

Toutes ces agréables commodités et la réputation qui est si justement acquise au restaurant Boisson, auquel est attaché un des chefs le plus en renom, ne peuvent manquer d'y attirer la foule.

A M. le rédacteur de l'Entr'acte.

Les manœuvres ourdies depuis long-temps contre les mariés Girard, propriétaires du *café-pavillon de Bellecour*, viennent d'être malheureusement couronnées de succès. Des efforts persévérants dans une lutte de six mois ont échoué devant un résultat impossible à prévoir. Un établissement d'une valeur de plus de cent mille francs, le gage d'un actif qui intéressait plus de soixante créanciers, a été adjugé, le 30 janvier, devant Me Dugueyt, notaire, au prix de vingt-trois mille cinq cents francs.

Des précautions injurieuses avaient entouré et précédé cette opération; pendant deux nuits, l'autorité, abusée par de mensongères dénonciations, a fait garder militairement le pavillon de Bellecour.

Le vil prix de l'adjudication et la ruine commerciale dont elle a été la conséquence sont dus à la poursuite des propriétaires du sol. Ils ont fait rendre, il y a dix mois, un jugement qui ordonne la démolition de constructions tolérées par l'autorité et qui constituaient l'établissement proprement dit. Il est à croire, il est certain même, que ces propriétaires, parmi lesquels on compte un homme constitué en dignité, ne se sont pas proposé pour but le résultat actuel, qu'ils le voient avec la plus vive peine, mais qu'ils n'ont voulu que faire reconnaître leurs droits et qu'ils mettront maintenant à exécution complète la disposition de ce jugement.

Honorés autrefois du patronage de l'administration de M. de Brosses, préfet du Rhône, et de M. de Laval, maire de la ville de Lyon, les mariés Girard durent aux encouragements de ces magistrats, hommes de bien, la pensée de doter la promenade des Tilleuls et le quartier de Bellecour d'un établissement qui a fixé dans cette localité l'élite de la société lyonnaise. Les mariés Girard emportent dans leur retraite, avec la conscience d'une conduite irréprochable, le respect de toutes les âmes honnêtes que révoltent l'injustice et la persécution. Ce témoignage honorable est le seul patrimoine de leurs cinq enfants.

Les mariés Girard prennent l'engagement de faire connaître au grand jour de la publicité les menées pratiquées depuis plusieurs années par la cupidité aveugle de quelques confrères et l'hostilité irréfléchie

de quelques autres personnes contre l'existence commerciale de ces malheureux chefs de famille.

Par procuration de mon mari,
Femme GIRARD, née MACHIOTTY.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de Mme d'Alberti : *Quels sont les hommes qui font le plus de tort à l'administration des pompes funèbres?* Mlle Cundell a répondu : *Ce sont les pédicures, parce qu'ils enlèvent les cors (corps).*

M. A. L. a demandé : *Pourquoi les conversations des bateliers ont-elles tant de rapport avec celles des auteurs dramatiques?*

Charade.

Souvent on voit abonder mon dernier
Chez mon entier,

Qui n'a jamais atteint mon utile premier.

Dernier mot : PO-TAGE.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 19.

Changement de Domicile.

Mme DE MONTLOUIS, ci-devant rue de la Préfecture, 2, annonce à ses abonnés que son Magasin de librairie vient d'être agrandi et transporté place des Jacobins, 9, à côté du café de l'Univers.

Les abonnements à la lecture se feront toujours aux prix les plus modérés, et les nouveautés seront données à MM. les souscripteurs peu de jours après leur publication à Paris.

On trouvera à la même adresse toutes les livraisons pittoresques, Pièces de théâtre de la France dramatique et du Magasin théâtral, et

LE JOURNAL DES ENFANTS,
7 volumes de la collection et l'abonnement de 1839 à 1840 en sus, au prix de 18 f. au lieu de 60.

MM. les membres de la magistrature et du barreau sont prevenus qu'un assortiment complet d'ouvrages de législation et de jurisprudence vient d'être ajouté à cette librairie.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

Avis important.

Les personnes qui désireraient se procurer les produits de la fabrique du sieur Millaud, sont prévenues qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance chez M. Henry, coiffeur, quai St-Antoine, n° 26, et chez M. Granger-Meyer, place de la Préfecture, n° 7, entrée rue St-Dominique.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

A LA FIANCÉE DES SOUFFLEURS.

MARTIN,

COSTUMIER.

Habits de bal, Dominos et Costumes nouveaux.

Rue de l'Hôpital, n° 9, au 1^{er}, à Lyon.

Dragées Arabiques,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 15.

Cette Préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament; c'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des rhumes, toux, asthmes, catarrhes, phthisis, coqueluches, enrouements, et toutes affections de poitrine. Elle calme la toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac.

PRIX DE LA BOITE : 1 F. 25 C.

Chez M. Roman, et dans son Dépôt, place des Terreaux, n° 2, ancienne maison Véricel.

COSTUMES DE BAL ET DOMINOS NEUFS,

A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Abonnement à la Frisure : cinq cachets pour 1 f. Une coiffure de dame, 50 c.

Il tient des Perruques pour hommes et pour femmes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres.

Il fait également des costumes de commande.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN A NEW-YORCK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

BALS TRAVESTIS.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, vient de faire tous les préparatifs nécessaires pour que l'on trouve dans ses magasins des Costumes du meilleur goût et capables de rivaliser avec ceux de la capitale. Son domicile est place du Plâtre, 16, au 2^{me}.



MAISON DES DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

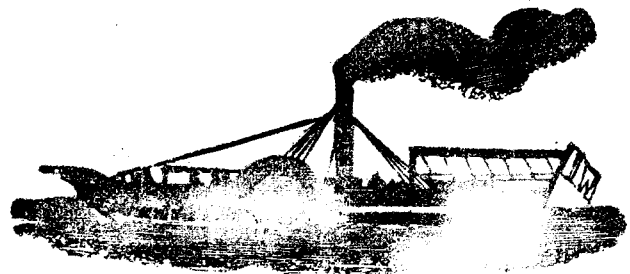
EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES, Un Habillement complet et de commande sera rendu.



Entreprise Générale des BATEAUX A VAPEUR

L'AIGLE,

SERVICE DU RHONE.

Départs tous les jours, à six heures du matin, du Port de la Charité.